

# RECHERCHES DES ÉTUDIANTS D'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE

## La dévotion mariale des Dijonnais aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles

Le travail résumé ici semblera peut-être concerner un objet bien tenu, dans un cadre géographique et chronologique assez étroit. Il est apparu cependant que de telles délimitations étaient nécessaires pour atteindre à une véritable précision de l'analyse, en un domaine sur lequel tant d'appréciations hâtives ont été portées : celui de la vie religieuse du peuple chrétien au Moyen Age finissant.

Les sources ont été celles auxquelles se réfère toute étude consacrée à l'histoire des croyances et des pratiques : essentiellement les testaments et les fondations. Les premiers ont été repérés dans les protocoles des notaires (Archives de la Côte-d'Or, B 11 221 à B 11 387) ; les secondes, en nombre variable, dans les fonds des paroisses, couvents et chapelles de Dijon (*ibid.*, séries G, G sup. et H, sans oublier, pour les fondations ducales, la riche liasse B 11 624). Il faut leur ajouter les pièces relatives aux confréries que renferment les fonds des maisons de Mendiants (*ibid.*, H 917, H 931, H 946).

Toutefois, il serait illusoire de penser que les attitudes mises en lumière par ces documents ne relevaient que d'une forme de spontanéité dévote. C'était en des cadres bien définis, plus ou moins rigoureusement ecclésiastiques, que se formait ce que l'on pourrait appeler le "sens marial" des Dijonnais.

Le rôle de la liturgie était ici fondamental. Les calendriers et les livres liturgiques d'une part, les demandes de messes et de prières d'autre part, révèlent au moins trois faits : la fixation définitive de la mémoire mariale hebdomadaire au samedi ; le "*prodigieux développement*", ainsi que l'a écrit R. Folz<sup>1</sup>, de la fête de la Conception, encore méconnue au 13<sup>e</sup> siècle, mais bénéficiant ensuite d'une vogue que manifestent de fréquentes fondations d'*Inviolata* ; le succès inégal, enfin, des nouvelles solennités du 15<sup>e</sup> siècle – l'expansion de la Visitation fut rapide, alors que la Présentation tarda à

---

1. "L'Esprit religieux du testament bourguignon au Moyen-Age", *Mémoires de la Société pour l'histoire du droit des anciens pays bourguignons* [...], t. 17, 1955, p. 22.

s'imposer. On voudrait en dire autant sur la prédication, tant celle des clercs dijonnais que celle des grands Wanderprediger de passage, Vincent Ferrier ou Jean de Capistran, mais les sources ne le permettent pas.

Aux références universelles de la liturgie s'ajoutait une forte présence locale de Notre-Dame, principalement au travers de l'église bâtie sous son vocable et à l'intérieur de laquelle une "chapelote" servait de tabernacle à la précieuse statue de type auvergnat de Notre-Dame de l'Apport (c'est en 1459 que l'on rencontre pour la première fois l'appellation de Notre-Dame de l'Espoir, destinée à s'imposer par la suite). Cierges et ex-voto ( parmi lesquels le fameux tableau de Philippe Pot ) y témoignaient de l'attachement des Dijonnais. Mais ce sanctuaire, pour être le plus célèbre, n'était pas le seul ; on ne saurait négliger, surtout, l'étage médian de la rotonde de Saint-Bénigne, qui abritait lui aussi une "*Sedes Sapientiae*" et dont les récentes recherches de Wilhelm Schlink ont montré dans toute sa richesse la destination mariale<sup>1</sup>.

Marie, du reste, était partout, si l'on veut considérer les images innombrables qui la représentaient : au trumeau des portails des églises, sur les façades des maisons, sur les portes de l'enceinte urbaine... Les commandes des clercs, des bourgeois ou des échevins, dans lesquelles il est d'ailleurs difficile de faire la part entre piété et volonté d'ostentation, fournissaient ainsi un travail abondant aux ateliers des "ymagiers". Mais le très petit nombre des thèmes contraste avec la multiplicité des œuvres : il n'y avait pratiquement que des Vierges à l'Enfant et des Vierges de Pitié – jamais de Vierges seules, par conséquent, ce qui est une manière d'établir le caractère spécieux des accusations de mariolâtrie portées contre la pratique religieuse des 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles.

Quoi qu'il en soit, on voit que les Dijonnais ne manquaient ni de moments ni de lieux destinés à les convaincre de l'importance et des vertus de la Mère de Dieu.

On comprend mieux ainsi la ferveur avec laquelle ils s'adressaient à elle. Il faut prendre garde, cependant, aux domaines dans lesquels on cherche des indices de cette ferveur. L'anthroponymie, qui est en principe une bonne source pour l'histoire de la spiritualité, ne fournit pas ici de résultats probants. Il y avait en effet des Marie, dans la Bourgogne médiévale, mais trop pour accorder encore crédit à l'idée selon laquelle ce prénom aurait été tabou jusqu'à l'époque moderne et pas assez pour voir dans son choix l'écho d'une dévotion particulière. En revanche, une étude attentive des jurons

---

1. *St Benigne in Dijon : Untersuchungen zur Abteikirche Wilhelms von Volpiano*, Berlin, 1978, p. 123-139.

(délicate, certes, car on ne peut utiliser pour effectuer des relevés que des textes littéraires comme les *Cent Nouvelles Nouvelles*) montre combien la "popularité" de Marie était supérieure à celle de tous les autres saints.

Si les Dijonnais juraient par la Vierge, ils la priaient aussi. Ils connaissaient l'*Ave Maria*, qui se limitait alors à sa première moitié, l'*Angelus*, complet à la fin du 15<sup>e</sup> siècle, mais pas le Rosaire, si du moins l'on s'en tient à sa forme canonique dont il faut attribuer l'élaboration aux seuls pays flamands et rhénans. Ils utilisaient assez largement des *Heures de Notre-Dame*, rencontrées non seulement, comme on pouvait s'y attendre, dans les armoires de la chapelle ducale, mais aussi chez d'humbles bourgeois, qui semblent les avoir parfois copiées eux-mêmes.

Ils pouvaient aussi rejoindre l'une des confréries mariales de la ville. Quatre sont connues, sous réserve de l'exhaustivité des archives ; toutes étaient liées aux couvents mendiants, une aux cordeliers, une aux jacobins, deux aux carmes. Dans un cas au moins, leur transformation en associations de métiers était déjà entamée au 15<sup>e</sup> siècle. Pour le reste, leurs statuts ne sont pas originaux et évoquent des pratiques bien connues dans de nombreuses autres régions. Les confréries ne représentaient d'ailleurs pas la seule forme de sociabilité dévote. La référence mariale était importante dans cette culture néo-chevaleresque dont les longs récits d'Olivier de La Marche attestent la faveur à la cour de Bourgogne. Il en allait de même pour la vie municipale de Dijon, où Notre-Dame était devenue pour ainsi dire l'église de la Commune, conservant le Trésor des chartes et accueillant le mayer au jour de son élection.

Cet attachement ne signifie pas que la piété des habitants était cantonnée entre les murs de la cité. Pour ces hommes du Moyen Age, le pèlerinage gardait toute son importance. En s'en tenant aux sanctuaires proches les plus fréquentés, on peut distinguer trois routes principales : celles de Velars, de Serrigny et du Mont-Roland. Notre-Dame d'Étang était déjà très vénérée au 14<sup>e</sup> siècle : des visites ducales sont attestées par les *Itinéraires* et certains testaments comportent des legs pour la chapelle. Il faut donc se garder d'accorder quelque historicité à la légende qui place l'origine du pèlerinage en 1435, bien que ce millésime ne soit sans doute pas dépourvu de toute signification. On peut se reporter sur ce point aux hypothèses judicieuses des chanoines Chomton et Chaume<sup>1</sup>. Notre-Dame du Chemin, sanctuaire à répit, probablement sanctuaire de relevailles, apparaît comme

---

1. *Mémoires de la Commission des Antiquités [...] de la Côte-d'Or*, t. 17, p. 532-542 et t. 20, p. 143-145 ; cf. aussi RICHARD (J.), "Encore Bourgogne et Espagne ? les origines de la dévotion à Notre-Dame d'Étang", *Annales de Bourgogne*, t. 20, 1948, p. 213-217.

très liée aux rites de la naissance. Une “enseigne de pèlerinage” du 15<sup>e</sup> siècle, conservée dans le Médaillier Gueneau d'Aumont, porte témoignage de sa notoriété. Notre-Dame du Mont-Roland, à cause de sa situation, était visitée surtout par les milieux proches de l'hôtel ducal. A plus grande distance, on trouve également mention du Puy.

Si Marie était invoquée à tout moment, on avait coutume de penser à elle plus particulièrement encore lorsqu'on prenait les dispositions destinées à assurer *post mortem* son salut éternel. L'ampleur de la fondation dépendait alors largement des moyens du fondateur. Un artisan modeste, par exemple, ne pouvait offrir qu'un cierge à faire brûler devant une image vénérée. D'autres demandaient la récitation d'une prière ou d'une antienne : la fréquence de l'*Inviolata* a déjà été signalée ; il faut lui ajouter celle du *Salve Regina*, qu'illustre notamment une fondation importante et bien documentée de Philippe le Bon à Notre-Dame en 1459. D'autres encore prévoyaient la célébration de messes de la Vierge, soit aux jours de ses fêtes, soit chaque samedi, soit même chaque jour. Cette dernière possibilité fut retenue principalement par deux personnages : Jean de Puligny, capitaine de Talant, qui créa en 1423 une “messe matinale” dans la chapelle de l'Apport et Jean Germain, le célèbre évêque de Chalon, qui confia aux carmes la célébration de son office quotidien. Il reste que c'était aux plus aisés, un Jean Bourgeoise, un Guy Poissonnier, un Nicolas Bastier, qu'il appartenait d'instituer en l'honneur de la Mère de Dieu les véritables chapellenies qui, dans la hiérarchie des fondations, occupaient le sommet.

Le cas de la Vierge, pour être un cas privilégié, n'est qu'un cas particulier, qui ne prend tout son sens que dans la perspective de recherches ultérieures. Il permet cependant de broser un tableau des pratiques de la dévotion médiévale, nombreuses, variées et surtout bien moins saugrenues que certains auteurs ne le laissent supposer. En outre, puisque la Bourgogne des Valois doit une grande partie de sa renommée à un art de la sculpture qui a trouvé son expression la plus achevée dans la représentation de la Vierge à l'Enfant, il n'était peut-être pas vain d'étudier de quelle vie religieuse au quotidien ces images prestigieuses portent jusqu'à nous le témoignage.

Alain RAUWEL,  
Dijon.